

Filigranes

revue d'écritures

Collectif
DE LA REVUE

Arlette ANAVE
Jeannine ANZIANI
Teresa ASSUDE
Claude BARRÈRE
Chantal BLANC
Christian CASTRY
Monique D'AMORE
Nicole DIGIER
Marie-Claude FOURNIER
Christiane LAPEYRE
Jean-Jacques MAREDI
Michèle MONTE
Agnès PETIT
Marie-Christiane RAYGOT
Françoise SALAMAND-PARKER
Anne-Marie SUIRE

Directeur
DE PUBLICATION
Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER
(Fondatrice † 2013)

FILIGRANES
1, Allée de la Sainte-Baume
F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE
www.ecriture-partagee.com

(ISSN 0296-6409)

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

N°93

Table des matières
(Juillet 2016)

Prix au numéro : 10 euros
Abonnement 4 numéros : 30 euros

Parution
quadrimestrielle

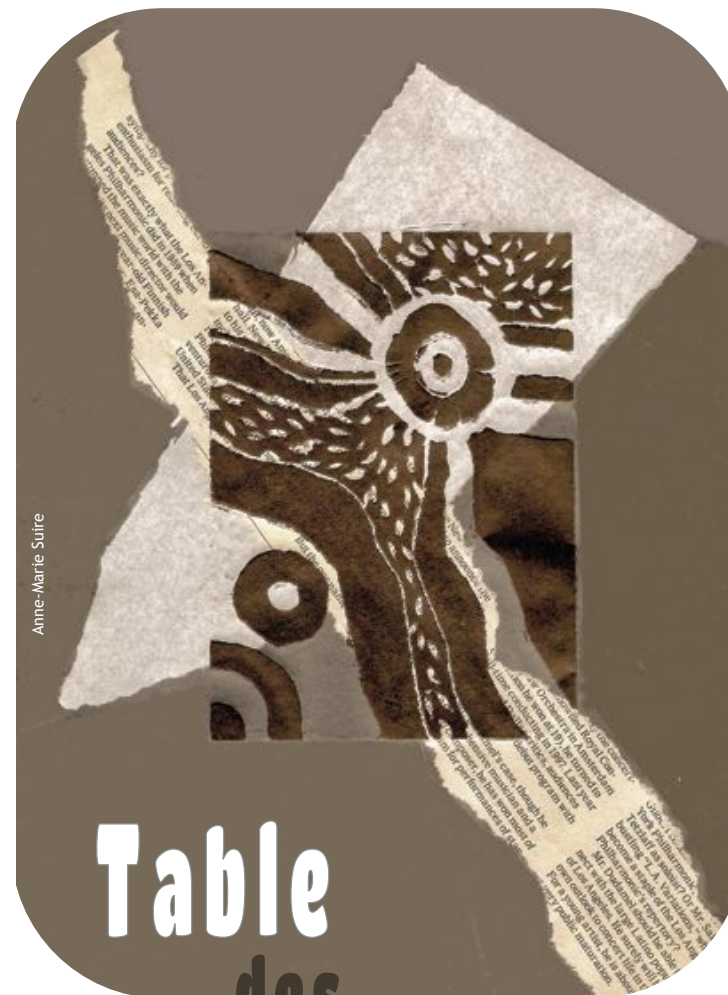
FILIGRANES - 93 - TABLE DES MATIÈRES



93

Filigranes

Revue d'écritures



Anne-Marie Suire

Table des

Matières

"La matière
de l'écriture"
Vol 1

Table des matières

"La matière de l'écriture" Vol.1

FILIGRANES	Éditorial	3
------------	-----------	---

PONCTUATIONS

Claude LONDNER	La glaise des mots	5
Dominique HEBERT	Le visage de ma mère	6
Jean-Charles PAILLET	Des mots à délivrer des lèvres	8
Arlette ANAVE	C'est un ciel	9
Marie-Noëlle HOPITAL	L'ombre de Saïno	10

À TIROIRS

Teresa ASSUDE	Table poétique	12
Olivier BLACHE	Sur un coin de ma table de nuit	14
Jeannine ANZIANI	À table	17
Anne-Marie SUIRE	Quelque chose d'inextricable	18

CURSIVES

Écrire l'histoire "Le Dictionnaire des Marseillaises"

Un entretien avec Hélène Echinard, historienne, autour d'une activité d'écriture dédiée aux femmes de Provence et donc du monde...

22

MUTATIONS

Michèle MONTE	Hylé	33
Jean-Jacques MAREDI	Unis vers l'univers	34
Claude BARRERE	Où le regard jette son trémail	36
Pascale LASSABLIERE	Matière sur la table	38
Pierre MORENS	À même la peau	40

Sommaire

DANS LE CHAUDRON

Geneviève BERTRAND	Paysage noir sur fond blanc	42
Chantal BLANC	Vivant-dit	44
Xavier LAINÉ	Dessous la lave	45
Natalie RASSON	Addiction volontaire	46
Paul FENOULT	À l'affurtif	48
Marie-Christiane RAYGOT	À chaque mot que je n'aurai pas dit	49

AUX LIMITES

Christian ALIX	Estran	51
Hubert LE BOISSELIER	Tourner les mots	52
Michel NEUMAYER	Ne dis rien	54
Annie CRISTAU	Eau sans voyelle	55

*Les graphismes de couverture & des pages 32 - 40 - 50
sont d'Anne-Marie SUIRE*

Prochains Nos

"La matière de l'écriture"

Trois numéros consacrés à l'écriture,
de la matière au mouvement,
de la base au sommet,
des profondeurs vers la surface...

N° 93 "Table des matières"

Sous les payés, le texte ; matière à discussion,
matière à écriture ; ce qui nourrit notre
addiction ; cahiers des charges ; matériaux,
immatériaux ; 20000 tieues sous la page ;
alchimies, démiurgies ; l'œuvre au noir ; le
monde en listes, en tables et tableaux ;
indentations ; du sujet à l'objet, hasards et
dépendances ; il sentait bon le sable chaud.
(Remise des textes : 15 mai 2016)

N° 94 "Vers la surface"

Désir d'apnée - Le lâcher prise - Ils claudent
trop, les mots - L'appel de la lumière - La
traversée des signes - Ivresse du verbe -
L'écriture par paliers - Une affaire de
combinaison - Longtemps, l'émergence - Les
filles de Poséidon - Boîtes et saisons de
décompression - Faire splash -
(Remise des textes : 15 septembre 2016)

N° 95 "Échappées belles"

Changement d'état - Pluralité des mondes - Le
texte prend le large - Naissance d'une île -
Écritures archipéliques - GPS et autres
béquilles - L'inconnu est dans la marge -
Séductrice Circé - Relire l'épreuve - Face au
réel - Est-ce ainsi que les hommes lisent ? -
(Remise des textes : 15 janvier 2017)

Filigranes a l'ambition de se
mettre en conformité avec la "nouvelle
orthographe". Conformément à la
décision de l'Académie française,
"aucune des deux graphies [ni
l'ancienne, ni la nouvelle] ne peuvent
être considérées comme fautives.



"Table des matières"

"C'est que l'écriture est toujours précédée par autre chose qu'elle-même..."

G-A. Goldschmidt¹, auteur et traducteur

Il y aurait donc un avant... et un après.

Les mots, les phrases, le texte, appelons-les *l'après*.
Mais que dire de *l'avant* ? Un réservoir d'expériences, un socle, un point d'appui, que ce non-encore-nommé ?
C'est un fait, l'informulé appelle. Il convie à la création. Il presse l'auteur en gésine : fais-moi corps et donne-moi vie. Cela s'appelle désir.

Entendons-le. Convions à notre table cette *matière* en pointillés et, feignant d'y croire, relevons le défi. Nommons le mystère. Inventorions, cataloguons, démêlons, disposons. En un mot : déposons ! Mais ne soyons pas dupes. Ce qui émerge de ce dénombrement ne sont encore que de fragiles nidifications. Mais déjà *la fiction est productive*. On forge. On croit à l'artefact. On entre en discussion.

* * *

De quoi traitons-nous ? D'enfance, d'amour, de perte... de livres, de peintures, de musiques... de voyages, de rencontres, de surprises... Cette matière que de texte en texte nous invoquons, c'est nous ! Un trésor de joies et de peines, de creux et de bosses dans lequel nous puisons. Une mémoire en strates. Nous l'invoquons, la configurons, la dégageons de sa gangue. Nous la transformons.

Mais prenons garde. "À chaque mot que j'écris, dit le poète², à chaque pensée nouvelle qui me vient et que je note, s'ajoutent, se lient, s'unissent d'autres mots, de nouvelles pensées, suscitées par les premières (...) Qui, avant même d'écrire, sait déjà ce qu'il veut, ce qu'il pense ? Qui connaît par avance les contrées imprévues vers lesquelles son travail le conduira ?"

* * *

La langue, donc. Forme d'avant la forme. Quelle part lui faire dans *l'avant* ? Écrivant, parlant, pensant, elle nous inscrit dans l'histoire des signes et des symboles. Elle assigne à chacun une place. Certes, elle charrie le déjà-là, le déjà-dit mais, taquine, elle invite à pousser plus loin. La voilà qui, nous portant, nous emporte. N'existant que d'être travaillée, si c'était elle, *en la matière*, qui menait la danse, donnant le "la" ?

* * *

Qu'importe. Reprenons l'ouvrage et résistons. Écrivons, lisons. Relisons-nous. Polissons les mots. Lustrons. Fourbissons. Viendra l'heure où, enfin, nous discernons non *la matière* elle-même mais le trouble qu'elle suscite en nous, son effet de sidération. Car inappréciable et mystérieux est le double registre du visible et du caché, de la surface et du fond. Insondable, le réel. Sans fin, son clignement.

* * *

Vois, lecteur, dans le miroir de mes mots, de mes rythmes, de mes assemblages, ce qui me traverse. Classés, ordonnés, listés, je te les confie. Fais-en usage, mais sache que, déjà, je suis plus loin. Cherche l'esprit sous la lettre, la chair sous la peau ... mais d'abord, viens ! Quitte la table ! Rejoins moi dans le tohu-bohu de la vie.

Filigranes (M.N.)

(1) Georges Arthur Goldschmidt est auteur et traducteur. Il a publié *La matière de l'écriture* (Circé 1997), ouvrage qui a fortement inspiré le choix du thème 2016-2017 de la revue.

(2) Yves Bonnefoy (France-Culture, juin 2016)

La glaise des mots

Quelquefois, attablée face à un texte en devenir, je reste interdite devant un mot qui ne vient pas. Je le sens, je cherche à me le remémorer mais il fuit, indocile à ma mémoire. Il m'en vient d'autres, plus inconsistants, plus nébuleux, moins pertinents, moins seyants...

Alors, je pars à la chasse "au mot qu'il me faut" parce qu'aucun autre ne peut lui être substitué. Ce mot-là, je l'ai lu chez Maupassant ou Molière, chez Milan Kundera ou Laurent Gaudé ou encore dans une quelconque critique. Il me taquine comme l'anguille qui file dans les méandres de mes attentes. Je l'ai sur le bout de la langue mais il a détalé. Que faire sinon me fâcher contre moi-même et ma mémoire défaillante qui laisse s'éclipser le mot juste, sous mes yeux clos ?

Je prends enfin mon petit dictionnaire analogique tout jauni par des années de compagnonnage. J'y repère un mot voisin du mien, accessible. Une analogie, c'est mieux qu'un synonyme, c'est un champ ouvert sur des arborescences de mots, un territoire en friches où germinent ensemble les termes machinaux et les perles plus rares. Le premier mot de passe m'expédie vers un autre qui, lui-même, me transporte dans un jeu de piste : encore un bond et deux et trois, jusqu'à ce que je m'approche du mot passant incognito. Son souvenir me frôle tel un parfum d'un temps ancien, je le tiens. Enfin le mot, sorti de la glaise en ébullition, éclot dans toute son amplitude sémantique : évident, irréprochable, consciencieusement exact et fidèle à ma demande en sursis. Je le prends, le fais mien et l'inscris dans l'espace de ma phrase où il manquait tel un obsédant vague à l'âme.

Cl.L.

le visage de ma mère
me choisit en ces vingt-cinq août
de brumes
d'orages lardés
masses d'ombres
bruyères fanées
plats champs brûlés
soleils odorants

tous couleurs
jours vibrants
jours tombés
horizons bouchés
chambres d'échos

à l'orée de la douleur
du sans voix

que suis-je devenu
si loin du temps perdu

une belle nuit d'été
le chant des cigales dans le noir
une lampe
des insectes

l'eau de la fontaine
trace de l'instant
merveille du désir
chant des failles

je trouve la paix
dans le jaillissement de la vie

traces de l'enfance
de l'indicible
relâcher et se perdre
s'abandonner au monde

D.H.

Des mots à délivrer des lèvres
Des écrits sur des pages en sommeil
Des soleils plein la tête
Et ce feu couvant sous les paupières

Il est temps
Par-dessus l'épaule du jour
D'ouvrir un nouveau chant
De plus loin que la gorge

* * *

Page blanche
aucun mot aucune lettre
ni point ni virgule
pas même un trait
une courbe

Page blanche
comme une respiration
un silence

Illisible jusqu'au filigrane

Page blanche en attente
d'être froissée et jetée
dans le feu où brûle
ce qui ne peut s'écrire

J-Ch.P.

C'est un ciel plein d'air qui sent la mer et l'eucalyptus
L'écriture toujours repoussée à plus tard, confiée
A la vitesse des nuages,
A la rondeur des tourterelles, au saut saccadé des pies,
A la douceur des voix humaines.

C'est comme ça la voix humaine. Son sens est restreint
Mais sa mélodie généreuse.

Un hélico déchire l'espace et suspend le stylo
Qui reprend son rêve, rassemble les nimbes,
Effiloche les bords, brode de festons blancs
Des entrelacs d'un bleu violent
Les rapetisse, les ourle de violette

Le stylo rouspète, se bloque, toujours en retard sur sa tâche
Encrer la page, la couvrir
De récits infiniment revécus, les enrouler de silence
Epuiser la vie.

Cernée du vert presque noir des volets, la glycine s'étale
Dégoulinant sa beauté future, étalant ses veines
Comme un livre en attente
D'une feuille mauve, violacée, dégustée par les abeilles
Qui rendrait l'odeur des mots au romarin
Au châtaigner, à la lavande,
Un écrit alambic.

C'est le songe d'un écrit qui contiendrait
Le jour d'été.

Vite ! Avant qu'une nappe d'oubli n'en efface les lettres
En faire la liste, celle des chapitres aussi, des paragraphes
Il faut savoir couper
Ne plus scruter le ciel en espérant ses éclaircies
Les précéder.
Avant que le papier ne boive la brume de l'histoire
Et n'étanche le désir sous le souffle du vent.

A.A.
Marseille, le 9 mai 2016)

1^{ère} partie
Ponctuations

L'ombre de Saïno

La maîtresse d'école avait dit à ma mère : "Surtout, qu'elle ne lise pas de bandes dessinées, ça lui gâterait le style". J'étais condamnée aux ouvrages noirs et blancs, aux textes épais, privée d'images ou presque.

Chaque semaine j'allais à la Bibliothèque pour tous faire provision de livres : collection verte, rose, rouge et or... L'histoire du *Révérend Père Gaucher* était illustrée par une silhouette qui m'intriguait, celle d'un homme discret dont la robe de bure celait mal quelques rondeurs ; il tenait un flacon de liqueur d'une teinte intermédiaire entre le jaune et le vert, un alcool à la composition mystérieuse. Le moine fixait avec fascination le liquide qu'il venait sans doute de distiller : cornues translucides, alambics se distinguaient vaguement. Le religieux était debout dans la salle d'un monastère éclairé par une fenêtre en ogive. Un rai de lumière tombait sur le breuvage qui semblait flotter dans la pénombre. Je rêvais à l'elixir tentateur.

Mais je choisisais aussi quelques B.D. et journaux pour mon petit frère, modeste lecteur. Je dévorais les "vrais" bouquins, puis, subrepticement, j'ouvrais également les autres, ceux qui m'étaient interdits. Je revois les petits caractères à l'intérieur des bulles, je revis la fièvre de la découverte des planches. Je fus enivrée par *Les cigares du Pharaon*, puis je pénétrai clandestinement dans le monde du Moyen Age, des châteaux forts, hennins et cottes de mailles, boucliers et armures, des tournois, batailles et croisades. J'entrai dans les pages de *L'ombre de Saïno*, comme dans une caverne d'Ali Baba ; je devins Leïla, fille de l'Émir félon, courageuse amie de Thierry de RoYaumont, preux chevalier entouré de compagnons forts, rusés, habiles ou savants. Attirée par les souterrains secrets de Coucy, j'accompagnai le héros dans les labyrinthes nocturnes et flamboyants qui dissimulaient une ville sous le village.

Bientôt je sus que Thierry viendrait me chercher, m'emporter à mille lieues de la cité normande où je végétais. Lorsqu'un adulte me parlait d'un futur proche, je le laissais dire mais n'en pensais pas moins : "Je ne serai plus là."

J'aurais été transportée dans une époque différente. J'aurais atteint l'Orient, cédé à ses envoûtements. J'ai suivi une ombre... en songe.

En ce temps lointain de l'enfance, la lecture était un grand voyage, un risque de basculer dans un univers étrange, étranger, sans retour possible. Aujourd'hui encore, le périple continue car la plongée dans un livre m'offre souvent de surprenants frissons, j'ignore quand j'émergerai, et comment je reprendrai pied dans le plat quotidien après un long séjour au pays imaginaire.

Je n'avais jamais su la fin de l'histoire de Thierry. J'ai dû attendre la quarantaine pour la connaître grâce à un libraire qui avait vibré aux mêmes aventures que moi et réellement parcouru les caves hantées par les personnages du château de Coucy, dans l'Aisne, à l'âge de neuf ans. Il avait bel et bien existé, ce lieu magique, avant sa destruction par les Allemands, lors de la guerre de 14-18. Seuls les souterrains avaient résisté à la ruine. Le libraire amoureux des ouvrages qui peuplaient ses rayons avait appelé sa boutique *L'ombre de Saino*.

M-N.H

Table poétique

<i>Après tout</i>	Page 1
<i>Le voilà, chemin pétri</i>	Page 2
<i>Au-delà de ces mots</i>	Page 3
<i>Petites lueurs, fond gris</i>	Page 4
<i>La terre devient muette</i>	Page 5
<i>Au loin, une clairière</i>	Page 6
<i>Aurores en devenir</i>	Page 7

Après tout

Le regard reste fixe devant ces cris attrapés
Ces formes imposantes, rondes et rugueuses
Mondes intérieurs, subversifs
Corps souffrant des limites étroites de leurs peaux

Le voilà, chemin pétri

Sueurs et efforts consentis
En marche, des sculptures offensées
rappellent la gravité tenue par celui qui avance
Un rocher dans le bleu se détache

Au-delà de ces mots

Les nuages s'accrochent à la légèreté de l'horizon
Encore des regard assoiffés
Ils se croisent, loin très loin
Rien n'est pourtant visible clairement

Petites lueurs, fond gris

Aquarelles effacées d'un temps débordé
Des figures humaines s'élancent entre les lignes
Surgies de n'importe où
ces formes infusées cachent leurs faiblesses

La terre devient muette

Craquelée, séchée, inondée, maltraitée
se laisse apprivoiser juste un instant
par des miroirs éclatants
des mirages sans issue

Au loin, une clairière

Feuilles éparpillées, diluées, dépliées
Les odeurs d'humus s'envolent
au bord du ciel si proche
qui défriche la forêt si dense

Aurores en devenir

Marionnettes de vies mouvantes
Des reliefs des murmures se détachent
Laissent advenir ce temps compressé
Qui file entre les doigts en finesse

T.A.



"Table des matières"

"C'est que l'écriture est toujours précédée par autre chose qu'elle-même..."

G-A. Goldschmidt¹, auteur et traducteur

Il y aurait donc un avant... et un après.

Les mots, les phrases, le texte, appelons-les *l'après*.
Mais que dire de *l'avant* ? Un réservoir d'expériences, un socle, un point d'appui, que ce non-encore-nommé ?
C'est un fait, l'informulé appelle. Il convie à la création. Il presse l'auteur en gésine : fais-moi corps et donne-moi vie. Cela s'appelle désir.

Entendons-le. Convions à notre table cette *matière* en pointillés et, feignant d'y croire, relevons le défi. Nommons le mystère. Inventorions, cataloguons, démêlons, disposons. En un mot : déposons ! Mais ne soyons pas dupes. Ce qui émerge de ce dénombrement ne sont encore que de fragiles nidifications. Mais déjà *la fiction est productive*. On forge. On croit à l'artefact. On entre en discussion.

* * *

De quoi traitons-nous ? D'enfance, d'amour, de perte... de livres, de peintures, de musiques... de voyages, de rencontres, de surprises... Cette matière que de texte en texte nous invoquons, c'est nous ! Un trésor de joies et de peines, de creux et de bosses dans lequel nous puisons. Une mémoire en strates. Nous l'invoquons, la configurons, la dégageons de sa gangue. Nous la transformons.

Mais prenons garde. "À chaque mot que j'écris, dit le poète², à chaque pensée nouvelle qui me vient et que je note, s'ajoutent, se lient, s'unissent d'autres mots, de nouvelles pensées, suscitées par les premières (...) Qui, avant même d'écrire, sait déjà ce qu'il veut, ce qu'il pense ? Qui connaît par avance les contrées imprévues vers lesquelles son travail le conduira ?"

* * *

La langue, donc. Forme d'avant la forme. Quelle part lui faire dans *l'avant* ? Écrivant, parlant, pensant, elle nous inscrit dans l'histoire des signes et des symboles. Elle assigne à chacun une place. Certes, elle charrie le déjà-là, le déjà-dit mais, taquine, elle invite à pousser plus loin. La voilà qui, nous portant, nous emporte. N'existant que d'être travaillée, si c'était elle, *en la matière*, qui menait la danse, donnant le "la" ?

* * *

Qu'importe. Reprenons l'ouvrage et résistons. Écrivons, lisons. Relisons-nous. Polissons les mots. Lustrons. Fourbissons. Viendra l'heure où, enfin, nous discernons non *la matière* elle-même mais le trouble qu'elle suscite en nous, son effet de sidération. Car inappréciable et mystérieux est le double registre du visible et du caché, de la surface et du fond. Insondable, le réel. Sans fin, son clignement.

* * *

Vois, lecteur, dans le miroir de mes mots, de mes rythmes, de mes assemblages, ce qui me traverse. Les Travaux et les Jours. Classés, ordonnés, listés, je te les confie. Fais-en usage, mais sache que, déjà, je suis plus loin. Cherche l'esprit sous la lettre, la chair sous la peau, certes... mais viens ! Quitte la table ! Rejoins moi dans le tohu-bohu de la vie.

Filigranes (M.N.)

(1) Georges Arthur Goldschmidt est auteur et traducteur. Il a publié *La matière de l'écriture* (Circé 1997), ouvrage qui a fortement inspiré le choix du thème 2016-2017 de la revue.

(2) Yves Bonnefoy (France-Culture, juin 2016)

À taaaaaaaaaable !

- À taaaable !

C'était un hurlement d'adolescente, l'accent : étranger, rauque, chantant et gai.

- À taaaaaaaaaable !

Les deux mots avaient tangué, vibré, avant d'éclater en pièces détachées. Rires ! Mais aucun effet ! Alors le cri avait redémarré, enflé, explosé en feu d'artifice :

- À taaaaaa-aaaaaaaaaaaa-bleeeeeeeeeee-eeu !

Ce cri, surgi d'une nécessité, allait revenir avec constance durant tout le séjour de mes chères cousines. Un appel repris en chœur, repas après repas. Sans avoir conscience qu'il allait passer dans l'histoire familiale, point d'exclamation d'un séjour inoubliable, synonyme d'un partage magnifié.

Il faut du temps pour bâtir des temples et des légendes.

Et pour écrire sur cette clameur, mon cœur, combien d'années ? Le temps d'oublier avant de se remémorer, un jour, allez savoir pourquoi ! Nos souvenirs ne nous appartiennent pas, font ce qu'ils veulent et surgissent au moment où l'on s'y attend le moins.

Là, tout de même, au deuxième ou au troisième appel, les convives prenaient place. Échanges de pensées, frôlements d'âmes, assiettes vides. Que me reste-t-il des mets partagés et des phrases croisées ? Je note...

Toi : découverte

Elle : repue

Nous : contentement

Vous : rieurs

Tous : communion

Moi : mission accomplie

Il y avait entre nous des frontières géographiques
Il y avait entre nous tellement d'amour
Et un même soleil et la bleue Méditerranée
Et des dissonances d'accents à moquer
Et davantage encore, tellement d'avantages
dans nos différences.

Déjeuner terminé, fauteuils clignant de l'œil, c'était direction salon, pour le café et les gâteaux, façon Orient. Mais quel sujet de conversation ? L'innommable passé, les drames récents, les guerres à venir, l'apocalypse qui prend son temps ?

Certainement, nous devons avoir, encore une fois, refait le monde ! Et probablement discours sur la vie la mort, les religions, le bien le mal, tout ce qui fout le camp et tous ceux qui n'étaient déjà plus là.

À coup sûr, mes cousines avaient confié leur incertitude du lendemain dans un pays entouré d'ennemis ; insisté sur l'absolue nécessité pour le peuple "élu" revenu de l'enfer de persister à vivre sur un sol mémoriel et nous avaient interpellés sur la croyance "du rôle particulier dévolu au judaïsme."

Pourtant, c'est étrange non ? Je ne me rappelle que d'un cri ! Pas de guerre, pas de peur, pas de colère, ni de douleur, juste un cri de ralliement ! Qui me plonge dans la nostalgie et met des larmes dans mes yeux.

Tant de discours majeurs, de paroles fondamentales sur la planète, depuis le premier mot prononcé par l'homme, et moi, avec ce : "à table !". Est-ce bien sérieux ?

Mais qui demande de la gravité ? À me pencher sur ce passé, je me souviens. De notre liberté, ultime politesse, privilège, pied de nez à la mélasse, je me souviens que nous choissions, avec excès, une opulente légèreté.

Épilogue :

"Nous sommes nés les uns pour les autres."

(Marc Aurèle - 121 -180)

J.A.

Quelque chose d'inexprimable

Couleur : Bleu

Tous les départs
sont dans ses nuances
la mélancolie de l'...

Écriture

Elle suspend le cri pour
les tribulations du signe
et du sens

Matière

Matité du mot
au défi d'être noire
immanente elle s'impose
patrimoine tangible
tantôt se met à table

Mémoire

Mer sans merci
au ressac d'hier
au bonheur d'apprendre
du regret d'autrefois
une tristesse digne de la folie

Temps

Tentation de le retenir
pour le perdre
de le prendre pour l'éprouver
de le perdre pour le gagner
de le gagner à s'éprendre

Poète

Paperolles épinglées au corps
les aiguilles à vif dans la peau
il va en effraction du jour
la tête tintinnabulant
de mots ajourés
comme grelots

Transparence

Des abeilles bourdonnent
derrière la vitre indéchiffrable,
une enfant regarde les passants
brûlure vive de la piqûre

Photographie

Dans le tétrapleure régulier
offert au regard l'instant suspendu

Auto portrait

En noir et blanc
bouderie sur papier d'enfance

Sommaire

Extraction d'un singulier
dans l'épanchement
d'une abondance épelée

D'un sillon l'autre...

A-M.S.

cursif, ive :
adj. 1792 ;
coursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de currere,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute écriture
représentant
une forme
rapide d'une écriture
plus lente".
(M.Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).

cursives

cursif, ive : adj. 1792, coursif, 1532, latin médiéval cursivus, de currere, courir. 1. Qui est tracé à main courante. On appelle cursive toute écriture représentant une forme rapide d'une écriture plus lente. (M. Cohen). Lettres cursives. Subst. La cursive. V. Anglaise. Ecrire en cursive. 2. Fig. V. Bref, rapide. Style cursif. Le Petit Robert.

Un entretien réalisé
par Arlette Anave,
Jeannine Anziani et
Michel Neumayer

Le Dictionnaire des Marseillaises

Un entretien avec Hélène Echinard,
historienne.

"À Marseille comme ailleurs, depuis Gyptis et Protis, "un homme sur deux est une femme". Mais l'histoire n'a conservé que le souvenir de quelques notables ou de quelques prosrites.

Le Dictionnaire des Marseillaises ne se contente pas de citer des "femmes célèbres", des "dames illustres". Il met aussi en valeur des personnalités discrètes qui ont rendu des services souvent vitaux dans les domaines de la santé, de la solidarité, de l'éducation. Car, même privées de droits, même écartées des activités politiques, les femmes, en tous temps, ont su affirmer leur forte présence dans la cité.

Autour de quatre historiennes, cent sept collaboratrices et collaborateurs ont apporté leur pierre à une collecte documentaire qui porte sur plus de cinq cents personnes", lit-on en 4^{ème} de couverture d'un fort volume* dont Hélène Échinard a été l'une des chevilles ouvrières.

Dans l'entretien que l'historienne nous accorde ici, nous pénétrons dans les arcanes d'une écriture qui semble s'effacer devant son objet. Pourtant l'engagement au service du **féminin** est bien là. Évident, le désir de produire de la réalité une image scientifiquement fondée.

Faut-il alors qu'un projet savant de ce type implique à ce point la retenue ? La question court tout au long de l'entretien que cette amie de *Filigranes* a bien voulu nous accorder. Qu'elle en soit ici remerciée.

* Éditions Gaussen -
Association Les Femmes et la Ville

**Professeure d'histoire à
Marseille, historienne des
femmes, auteure de
plusieurs ouvrages
d'érudition et de
biographies, chevalier de
la Légion d'honneur...
quel a été votre parcours,
Hélène Echinard ?**

*On ne passe pas de l'un à l'autre.
Cela s'est conjugué un temps.
J'étais déjà enseignante au Lycée
Saint-Charles quand j'ai commencé
à m'intéresser à l'histoire des
femmes à la fin des années 1980.
Auparavant, je m'étais occupée de
ma carrière de professeur, d'élever
mes enfants, deux garçons qui
n'avaient que deux ans d'écart. Ce
n'était pas facile.*

*L'histoire ? Mes élèves, malléables,
aussi un peu rebelles parfois, la
voyaient du côté des hommes, pas
des femmes ! Ou alors "la petite
histoire", les maîtresses, les
égéries ou même les
empoisonneuses. Bref, c'était
assez négatif.*

*Je me suis dit que je pouvais faire
quelque chose, aller dans les
associations. Je me suis mise en
"demi-service" pour concilier
carrière professionnelle et
bénévolat, pour publier.*

**Quel genre de petite fille
étiez vous ?**
.....

HE : J'avais une grande sœur qui
avait trois ans de plus, c'est elle,
enfant, qui commandait ! J'ai
quand même passé une enfance
heureuse et lumineuse. J'étais très
timide... mais révoltée. Quand il y
avait une injustice - par exemple la
copine avec le bonnet d'âne - je la
défendais. C'était mon parcours de
petite fille : mixte à la maternelle ;
entre filles à l'école primaire. En
dehors de l'école, j'avais plus de
copains garçons, plus d'amitiés et
meilleures qu'avec les filles. Plus
tard, au lycée "de jeunes filles", je
n'avais que des copines.

**À quel âge prend-on
conscience d'une possible
injustice entre garçons et
filles ?**
.....

HE : Personnellement, je ne l'ai pas
sentie. Au Lycée, j'ai toujours été
la meilleure en version latine, la
bonne copine. Les autres copiaient,
ça circulait, le prof ne voyait rien.
En maths, c'était pareil. J'étais en
revanche révoltée contre le ridicule
de la discipline, en particulier
vestimentaire, mais la discrimination
je ne l'ai pas sentie, ni au niveau
professionnel, ni à l'Université.

Certes, dans l'Éducation Nationale hommes et femmes ont le même salaire, mais si j'avais pris un congé pour les enfants par exemple, cela aurait pesé pour l'ancienneté ou les promotions.

Mais le fait d'être femme ? C'est quand j'ai eu à mener mon ménage que j'en ai pris conscience. C'est quand j'ai commencé à travailler ; quand j'ai eu mes deux fils et l'agrégation entre temps.

Parti au service militaire, mon mari m'avait laissé la charge (technique) de la fin de sa thèse : les imprimeurs, la première de couverture. Je courais partout pour l'aider. Il avait vingt-sept ans et il ne pouvait plus attendre pour faire le service. J'en avais par dessus la tête...

Après, tout est rentré dans l'ordre. Si je n'avais pas été une femme, aurais-je eu moins de choses à faire ? Même si personnellement je n'ai pas ressenti d'injustice, cela ne m'a pas empêchée, comme dans mon enfance, de la ressentir pour les autres.

Quant aux parents, ma mère travaillait. Elle s'est arrêtée de travailler quand elle s'est mariée. Pour ma mère et ma grand-mère, ce qui comptait, c'était de bien élever "les petites". Elles ne se posaient pas de question, même au moment d'aller voter !

Le chemin vers l'histoire

H.E. : Au lycée Montgrand, j'ai connu des profs remarquables en histoire, philo, français. J'étais une fille de la banlieue. J'habitais au Canet. Pour aller au lycée, pour

prendre le bus, je descendais en courant avec des talons aiguilles la Traverse de la Mère de Dieu très pentue. Une amie corse de ma grand-mère lui disait : "j'ai entendu ta petite-fille qui descendait, je me suis signée et j'ai fait ma prière !".

J'adorais le français et l'histoire, je lisais déjà des monographies sur Napoléon alors que l'on n'en avait pas besoin pour le B.E.P.C. et par exemple en français, je savais *Le Cid* par cœur !

Comment ai-je choisi l'histoire ? En Propédeutique, je suivais toutes les options, je faisais du français avec Raymond Jean, de la philo et de l'histoire. Le jour de l'examen, j'ai choisi le sujet de "français historique".

Il y avait aussi l'espagnol qui me tentait, mais je suivais le cours d'un professeur qui aimait bien joindre le "geste" à la parole auprès des étudiantes : il faisait étudier *La Célestine*, une œuvre grivoise, et moi, sauvagonne, ça me dégoûtait.

J'ai reçu l'éducation "stricte" des jeunes filles et, quand il le fallait, je prenais l'air que me demandait de prendre maman lorsqu'on traversait le quartier Belsunce à Marseille : "Donnez-moi la main, petites. Marchez la tête haute et qu'on ne nous prenne pas pour ce que nous ne sommes pas !".

C'est une des raisons qui m'ont incitée à diriger l'ouvrage *Marseille au féminin, le quartier Belsunce du Moyen Age à nos jours*, pour essayer de contrer la mauvaise réputation qu'avaient les femmes de ce quartier.

Professeure d'histoire ou historienne ?

H.E. : Bien des personnes se disent historiennes mais elles sont polygraphes. Parallèlement tous les professeurs d'histoire ne deviennent pas historiens. Il n'y a pas de diplôme qui estampille mais, n'empêche, je suis historienne parce que j'ai abordé l'histoire à l'Université et d'ailleurs je lui rends hommage.

Dans ma formation, j'ai connu des historiens de talent, certains professeurs ont appartenu ensuite au Collège de France (Duby, Agulhon). Pierre Guiral, notre maître, qui nous a formés, était d'une probité extraordinaire mais n'a pas eu le renom de Georges Duby, le grand historien du Moyen Âge qui fascinait ses étudiants et étudiantes (surtout) !

Goerges Duby (1919-1996) a applaudi le dictionnaire ! Il sera l'historien des femmes aux côtés de **Michelle Perrot**, mais il s'est "converti" tardivement. Pour le grand public, il restera l'historien du *Temps des Cathédrales*, il a été membre de l'Académie Française.

Pierre Guiral (1909-1996), né à Marseille, est moins connu du grand public, spécialiste, entre autres, de la presse du XIXe siècle (il avait choisi de me faire travailler sur "L'Alliance franco-russe à travers la Revue des Deux-Mondes"), c'était un grand humaniste, très probe et très aimé de ses étudiants.

Sa notice dans Wikipédia est "inspirée" de sa nécrologie signée par mon époux Pierre Echinard et parue dans la revue *Provence historique* (fasc.183, T. 46, 1996, p. 141-143). Ils étaient très proches.

Michel Vovelle, né en 1933, a été mon professeur à Aix au début de sa carrière continuée ensuite à la Sorbonne, grand spécialiste de la Révolution française et adepte de l'histoire des mentalités, il a signé la préface du 1^{er} tome des *Souvenirs de Julie Pellizzzone* en 1995.

Maurice Agulhon (1926-2014), lui aussi, a enseigné Aix, puis à la Sorbonne. Analyste très fin et rigoureux des institutions républicaines, la maladie, à mon grand regret, l'a empêché de préfacier le 3^e et dernier tome des *Souvenirs* en 2012.

Charles Carrière (1906-1986), spécialiste du commerce marseillais au XVIIIe siècle, lui aussi d'une grande probité, dispensant un enseignement clair et rigoureux, mais toujours à l'écoute de ses étudiants, complète ce rapide tour d'horizon des historiens qui m'ont marquée et formée (aux côtés de quelques géographes, tous aussi remarquables).

Je n'ai cité que des hommes, je n'ai eu que deux professeurs femmes, en géographie (pour les T.P. de cartographie) et en histoire (archéologie médiévale), soit plutôt le côté "pratique" des disciplines.

Comment définir cette rigueur historique que vous revendiquez ?

H.E. : C'est exercer son esprit critique et questionner l'archive. C'est bien beau d'avoir une archive mais est-elle sincère ou pas ? Même dans l'état civil, il peut y avoir erreur, et d'abord une erreur de lecture. C'est pour cela que j'ai fait de la paléographie et étudié les écritures anciennes. En tant qu'historienne, j'avais besoin des sciences auxiliaires de l'histoire : j'ai fait de l'épigraphie latine, de la paléographie médiévale avec Duby et de la paléographie moderne avec Audisio, nécessaires pour les sources manuscrites et utiles aussi pour la généalogie.

La question est : comment bien transcrire ce qui est écrit, quitte à se dire que celui qui l'a transcrit s'est peut-être trompé ? C'est la démarche comparative, qui est aussi une démarche historique. Donc quand j'ai des sources, je les transcris, je ne les recopie pas comme ça. Voilà comment j'ai appris à travailler.

L'engagement est très présent : en faveur des femmes et d'une ville. Ces deux domaines sont-ils liés ?

H.E. : J'ai été formée à l'histoire et à la géographie pour enseigner. En ce qui concerne l'association "Les Femmes et la Ville", elle a été créée en 1989, les statuts déposés

en 1990. J'ai adhéré très vite lorsque mes amies sont venues me chercher parce qu'elles savaient que je travaillais sur Julie Pellizzone (1768-1837). Ses manuscrits, titrés *Souvenirs*, je les ai eus en main en 1989.

La retranscription du 1^{er} tome est sortie en 1995, le dernier fin 2012, soit un millier de pages que j'ai entièrement retranscrites, avec un travail d'annotation, effectué, lui, en grande partie par Pierre Echinard et Georges Reynaud, historiens eux aussi. Le 1^{er} tome a eu le Grand Prix historique de Provence 1996.

Bien sûr ce personnage tout à fait extraordinaire m'a marquée, avec plus de vingt ans de vie commune. Il y a peu de témoignages tenus pendant aussi longtemps (25 ans, et même plus avec quelques retours dans le passé). Il ne s'agit pas d'un journal intime (c'est ce que l'on dit souvent quand c'est une femme qui écrit), c'est une chronique qui décrit la vie à Marseille sous ses différents aspects, économiques, sociaux, politiques mais aussi artistiques (elle est fille de peintre) et urbanistiques, et qui n'oublie pas, dans la foule des acteurs de la vie quotidienne ou des grands moments historiques de cette époque troublée qui a vu passer tant de régimes, la place que les femmes ont tenue.

Elle les voit quand les autres (la rare presse d'alors, les autres chroniques, rares elles aussi et écrites par des hommes) ne les voient pas. Et ceci avec un souci d'exactitude historique comme si elle écrivait pour la postérité et une plume, à la fois classique et

préromantique, au style alerte qui manie aussi bien l'emphase que l'humour, voire la dérision.

Le tout se lit comme un roman. Voilà pourquoi, j'ai consacré autant d'années à la restitution et la publication de ce texte, pour qu'il reste un document consultable par tous afin de témoigner d'un quart de siècle d'histoire de Marseille analysé par une femme.

Mes amies historiennes à la Faculté avaient un projet de "prosopographie" intéressant qui a abouti à un dictionnaire biographique des Marseillaises, le premier du "genre", sans jeu de mots, en France. J'ai donc tout de suite participé à leur 1er colloque en 1991 où j'ai présenté mon travail sur Julie Pellizzone, dont j'avais déjà tapé les premiers chapitres. Même si je n'avais pas encore tout transcrit, j'avais tout lu et préparé un sommaire.

Notre association (l'AFV) est l'héritière du Centre d'études féminines de l'Université de Provence (CEFUP), qui avait fini par se faire accepter par Vovelle, Duby, etc. qui ne voyaient pas obligatoirement d'un bon œil qu'il se fasse quelque chose à Aix alors qu'à Toulouse allait bientôt se créer la revue *Clio-Histoire, Femmes et Sociétés* (aujourd'hui, *Femmes, Genre, Histoire*).

En quoi l'histoire des femmes croise-t-elle la question de l'espace, qu'il soit urbain ou non d'ailleurs ?
.....

H.E. : La réponse n'est pas simple ! À Marseille au XVII^{ème}, où le territoire est grand, un certain nombre de femmes travaillaient dans les champs et étaient donc concernées paradoxalement par la ruralité ! L'impact du lieu de vie est net pour celles qui travaillent à l'usine. Mais s'est-on posé cette question : une femme qui va à l'usine au début du XX^{ème} peut venir d'Allauch (banlieue marseillaise) et prendre le tramway. Dans *La Rue Courte* de Thyde Monnier, l'héroïne Frisette vient faire des ménages à Marseille depuis Allauch.

Quittons Marseille. Prenons Alès. Certaines femmes vont travailler sur le carreau de la mine. À Gardanne aussi, même si elles ne descendent pas dans le puits. Peut-être habitent-elles la campagne ? Je ne suis pas certaine que la question ait été posée en terme d'opposition rural/ urbain.

Vous pourriez dire que pour le travail à domicile, c'étaient forcément des ouvrières en chambre, donc à domicile. Eh bien non, pas automatiquement.

En Normandie, les marchands fabricants démarchaient dans les campagnes : soit il y avait un atelier sur place dans le village, soit on travaillait à domicile. Un autre exemple, celui du père d'un ami d'enfance : dans les années 50, il distribuait du travail pour l'armée. Il s'agissait de garnir les épaulettes. Les femmes avaient un emporte-pièce et de la feutrine, elles découpaient, cousaient avec la machine chez elles. Elles étaient payées à la pièce.

Ces femmes pouvaient être des rurales ou des urbaines. Grâce à cet entretien, je prends conscience que la distinction rural/urbain est très floue.

Si l'on fait l'histoire des femmes, en quoi l'appartenance sociale modifie-t-elle les questions ?

H.E. : Je pense que les questions restent les mêmes. Prenons la ferme. Si la femme est propriétaire, elle va traire les vaches. Hormis pendant la guerre de 14, elle ne fera pas les labours, elle ne taillera pas les arbres, mais elle participera à la cueillette, elle s'occupera du potager, de la basse-cour ; elle préparera l'en-cas pour le mari qu'elle apportera en utilisant un moyen de transport ou à pied (le mari s'étant réservé le cheval ou l'âne) ; en plus, elle fera un travail d'appoint complémentaire : elle ira vendre au marché ou elle fera un travail de secteur secondaire de filature ou de couture, qu'elle soit à la ville ou à la campagne.

Simplement son rayon d'action sera moins grand peut-être que celui d'une femme qui est en péri-urbain et qui va travailler à la ville. Ou que celle qui est à la ville, mal logée, et qui va travailler à la périphérie.

"Marseille, une ville au féminin", titrait la presse il y a quelques années...

H.E. : Je ne l'ai pas inventé ! On parle de Paris au masculin et de Marseille au féminin. André Suarès compare le Vieux-Port à un sexe de femme dont les 2 rives du Lacydon seraient les cuisses. Il aime Marseille comme une femme, il l'injurie aussi.

La légende veut que Marseille ait été fondée par deux personnes de sexe différent...

H.E.: Bien sûr, Gyptis, la princesse ligure et Prôtis, le marin grec, venu de Phocée en Asie Mineure.

On peut ajouter aussi Nann, père de Gyptis, qui lui a dit sans doute qu'elle devait choisir le marin grec et Aristarchè, la prêtresse du temple d'Artémis d'Ephèse à qui la déesse avait ordonné de s'embarquer avec les Grecs.

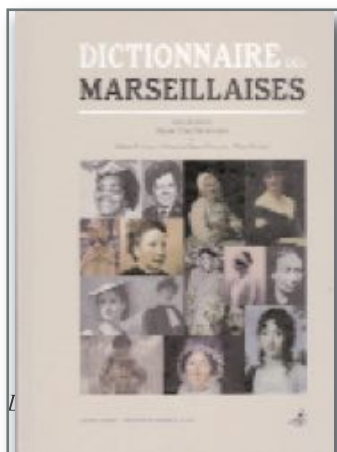
Même avec 4 personnages fondateurs, il y a toujours parité. Et si on ne tient pas compte de Nann, cela fait 2 femmes pour un homme et donc une double représentation féminine.

Comment naît l'idée d'un "Dictionnaire des Marseillaises" ?

H.E. : La 1ère édition est sortie en 1999. Cela faisait pratiquement 10 ans que l'association existait, et c'était le 26ème centenaire de la fondation de la ville. Nous étions alors 6 co-directrices et 70 contributeurs et contributrices.

Pour l'édition suivante nous avons sollicité une trentaine de collaborateurs supplémentaires. Certains auteurs ont révisé leurs notices, entre temps d'autres sont morts. Nous avons presque doublé le nombre de pages et de notices. Si nous avons changé le titre pour que cela ne fasse pas doublon, l'esprit restait le même.

L'idée initiale de Yvonne Knibiehler était une prosopographie : il s'agissait de prendre des noms, de les classer par ordre alphabétique et de rédiger les notices biographiques. On croisait le thème des femmes avec celui de Marseille, notre ville. On aurait très bien pu prendre la Provence. Antoinette Fouque, de son côté, a consacré sa vie au *Dictionnaire mondial des créatrices* et y a fait figurer des femmes encore vivantes.



Tout dictionnaire, toute prosopographie, impliquent des choix...

H.E. : Le choix que nous avons fait ensemble me convient tout à fait. Nous sommes parties du principe que n'apparaîtraient que des personnes décédées, donc des parcours achevés. Qu'elles devraient avoir connu une trajectoire, avoir fait quelque chose et qu'elles ne se soient pas simplement contentées d'exister. Bref, elles ne sont pas là seulement parce qu'elles sont femmes !

Il ne fallait pas non plus qu'il n'y ait que des femmes illustres dans ce dictionnaire. On pouvait retenir des personnes qui n'avaient pas "tenu le haut du pavé", mais avaient rempli leur mission ; qui avaient incarné quelque chose. Aussi y a-t-il Madame de Sévigné avec son séjour marseillais, Louise Michel qui n'a pas été qu'une simple passante puisqu'elle est morte à Marseille.

Celles qui manquent sont souvent celles pour lesquelles on a trop peu de documents pour "ouvrir" une notice. Pour elles, nous avons opté pour des notices collectives : les poissonnières, les bugadières (lavandières), les santonnnières. (Magdeleine Guinde a en revanche sa notice. Sa collection de santons est au musée de Château Gombert.) Les corailleuses aussi ont leur notice : de génération en génération, ces femmes se passaient le relai de ce métier bien particulier et emblématique du savoir-faire local. À défaut, on doit retrouver des descendants et chercher des témoignages. Raconter la vie de ces femmes de manière

romancée n'est pas possible.

Vous vous êtes occupée de 500 femmes. Comment s'est fait le choix ?

H.E : Pour la première édition, nous travaillions en binôme. Chacune allait à la pêche, puis on se retrouvait en colloque avec des invités pour traiter de certains thèmes. À l'issue de ces réunions, certains noms étaient retenus. Nous étions donc une petite équipe de pilotage. Pour la seconde édition, Renée Dray-Bensousan centralisait le tout, mais la correction et l'harmonisation sont restées collégiales ; nous étions 4 au lieu de 6.

Les affinités jouaient bien entendu leur rôle. J'ai fait plusieurs notices sur les sportives car j'avais travaillé le sujet pour la famille du même nom dans mon jeu des 7 familles : *"Femmes de Marseille des origines à nos jours"*.

Les femmes et le politique

H.E. : Oui, j'ai aussi travaillé sur les premières femmes élues en politique. Je m'en étais déjà préoccupée avec mes élèves pour le cinquantenaire du suffrage universel. Mes élèves interrogeaient alors leurs grand-mères. Nous avons récolté au total une bonne centaine de témoignages.

Si les Françaises ont obtenu les droits civiques le 21 avril 1944 par l'Ordonnance d'Alger, il leur a fallu attendre le 29 avril 1945 pour les

exercer (élections municipales).

Pour le soixantième anniversaire du vrai suffrage universel, mon travail précédait avec mes élèves a contribué à monter une grande manifestation commémorative orchestrée par "Les Femmes et la Ville" et la municipalité.

Femmes de la Résistance

H.E. J'ai fait la notice de Lucia Tichadou et d'un certain nombre de résistantes.

Bien avant elles, déjà, il y avait eu les " Dames du siège" de 1524, dont un Boulevard porte le nom. Je n'ai pas fait leur notice dans le *Dictionnaire*, mais elles ont leur carte dans mon jeu des 7 familles, deux panneaux dans mon exposition "Promenade citoyenne" et j'ai écrit sur elles dans *Le Panthéon des femmes, images et représentations des héroïnes*.

Pour les Résistantes dont j'ai rédigé les notices, j'en citerai deux : Carmen Buatell-Costa et Eliane Plewman, toutes deux étrangères, bien que la seconde soit née à Marseille. Leur destin est éclairant. La première est une Catalane. Pour échapper à Franco, elle se réfugie à Marseille où elle se marie, résiste, s'alphabétise en prison lors de sa détention en France ; elle survivra à l'enfer de Ravensbrück.

L'autre a eu moins de chance : parachutée en France, en 1943, pour le service spécial SOE monté par Churchill, elle s'active à Marseille, mais trahie, elle est arrêtée en mars 1944 et exécutée à Dachau le 13 septembre 1944. Elle avait 26 ans !

J'ai remonté sa trace grâce à une plaque commémorative au 8 rue Mérentié, retrouvé son neveu, toujours marseillais. Elle a maintenant une rue à son nom dans sa ville natale. Retracer des parcours aussi exemplaires et faire connaître ces engagements pour la défense des libertés et l'avenir de l'humanité, plus qu'un mobile, c'est une motivation, une mission même.

Quelle place faire dans un dictionnaire aux questions soulevées par le mouvement féministe ? Sont-elles réservées à des histoires spécialisées ?

H.E. : Non. On pense aux études sur le genre, bien sûr... Mais dans le dictionnaire, on ne trouve pas certaines figures locales ou nationales voire internationales du féminisme, tout simplement parce qu'elles sont, heureusement pour elles, encore en vie, par exemple pour le planning familial Annette Guidi, que je connaissais avant, ou encore Claire Ricciardi. La plus célèbre Antoinette Fouque, née à Marseille, est décédée juste après la parution du livre et ne figure donc pas.

En revanche, les premières féministes qui passent à Marseille sont citées. Les Saint-Simoniennes y sont, car je les ai rencontrées à l'occasion de diverses études, elles avaient intrigué Julie Pellizzone en 1833. C'est ainsi aussi que j'ai ajouté les Égyptiennes, massacrées en 1815 lors de la Terreur blanche à Marseille, victimes de leur fidélité à Napoléon, actes barbares dénoncés

par Julie Pellizzone, pourtant monarchiste.

Pour Ludmilla Tchérina, la danseuse qui me fascinait quand j'étais gamine, j'ai voulu faire moi-même sa notice.

Quel équilibre créer au sein d'un tel ouvrage ?

[L'index thématique, très complet, propose des regroupements tels que "femmes d'église", "dames d'œuvres, actrices du social", "mécènes et créatrices de sociabilité", "monde du spectacle", etc.]

H.E. : Nous avons ce regret de ne pas avoir assez équilibré les périodes, ce qui apparaît dans l'index chronologique. L'index thématique révèle aussi d'énormes différences entre certaines femmes qui ont une activité protéiforme et celles qui n'ont qu'une spécialité ! Si vous prenez une personne comme Germaine Poinso-Chapuis, elle sera avocate, journaliste, dame d'œuvre, résistante et femme politique (première Française à avoir été ministre). Elle est citée cinq fois au moins dans l'index. Quand un nom revient, on perçoit que certaines femmes ont des activités multiples.

Avez-vous parmi toutes ces femmes des personnages favoris ?

H.E. : Oui, je pense à Diddie Vlasto (1903-1985), championne de tennis qui a été éclipsée par Suzanne Lenglen.

Là encore, mais c'était pour un article récent de la revue *Marseille* "La passion du sport" (une question de place), il a fallu se battre !

Un autre exemple, une femme peintre : Fernande de Mertens (1850-1924) que j'ai aussi récemment évoquée dans "Peintres de Marseille" (Revue *Marseille*). Ayant fait la notice (avec Danièle Giraudy) de Mafalda Jourdan (1862-1934), ayant cherché des illustrations, voilà que son arrière-petite fille m'envoie par l'Internet la reproduction d'un magnifique tableau dont elle me dit "je suis désolée, je n'ai qu'une copie".

Elle ne savait pas qu'elle avait un original signé par Fernande de Mertens dont je faisais également la notice que j'ai pu ainsi enrichir. De même que pour l'illustration *Cris de Marseille* dont quelqu'un est venu nous dire : "vous n'avez pas dit qu'ils étaient de mon père !"

L'œuvre venait du Musée de Château-Gombert et n'était pas signée.

Les historiennes écrivent-elle une autre histoire que leurs collègues masculins ?

H.E. : Peut-être vont-elles se poser des questions différentes, par exemple celle du genre ? Mais toutes ne s'appellent pas Michelle Perrot. Je ne pense pas qu'il y ait une écriture (scientifique) féminine.

Et même s'il y avait une écriture féminine, des personnes comme moi, qui ont une démarche historienne, font attention à

ne pas oublier les femmes, mais nous restons dans notre sujet. Nous ne faisons pas de différence.

Quelle est la part du littéraire dans l'écriture d'un ouvrage comme le *Dictionnaire* ?

H.E. : Pour moi, rien n'est romancé. On peut s'autoriser des descriptions physiques certes. Pour *Julie Pellizzone*, j'avais des portraits et tout était dans les yeux, l'expression, l'esprit qu'elle avait. Mais pour elle, comme pour les autres, je n'ai rien voulu dire que je ne connaissais pas. À la limite même, je suis restée en-deçà de ce qu'elle a pu écrire dans d'autres manuscrits que j'avais lus mais que des descendants ont retirés des archives publiables. J'y ai fait simplement allusion, en disant qu'elle explique certaines choses ailleurs que dans ses *Souvenirs*.

J'aurais pu faire un roman, changer le nom de Julie, mais mes scrupules d'historienne me poussent à ne pas recomposer le passé. J'ai trop peur de dire des choses qui ne sont pas fondées. J'essaie de ne pas mettre de piquant dans le fond, même si je me permets d'en glisser parfois dans la forme.

(Cet entretien a été réalisé par Arlette Anave, Jeannine Anziani et Miche Neumayer. Merci à Olivier Blache et Monique d'Amore pour leur aide).

Ouvrages d'Hélène Echinard

Bibliographie non exhaustive

Souvenirs, journal d'une Marseillaise, de Julie Pellizzone

Transcription Hélène Echinard, collaboration de Pierre Echinard et de Georges Reynaud, t. I, (1787-1815), préface de Michel Vovelle, 1995, Grand Prix Historique de Provence, 1996 ; t. II, 2001 (1815-1824), préface de Guillaume de Bertier de Sauvigny ; t. III (1824-1836), 2012 ; tous dans une coédition des Presses Universitaires de Provence et d'Indigo & Côté-Femmes (Paris), Diffusion l'Harmattan.

Marseillaises, vingt-six siècles d'Histoire

Direction Renée Dray-Bensousan, Hélène Échinard, Régine Goutalier, Catherine Marand-Fouquet, Éliane Richard, Huguette Vidalou-Latreille, dictionnaire biographique, Prix Maréchal de Villars de l'Académie de Marseille et Prix Historique de Provence, AVF, Edisud, Aix-en-Provence, 1999.

Femmes entre ombre et lumière, recherches sur la visibilité sociale (XVI^e-XX^e siècles)

Collectif, Publisud, 2000, contribution d'Hélène Echinard. "La presse quotidienne marseillaise et la citoyenneté des femmes (août 1944-avril 1945)".

"Le Panthéon des femmes, Figures et représentations des héroïnes"

Collectif, collection L'Europe au fil des siècles, Publisud, Paris, 2004, contribution d'Hélène Echinard "Les Dames du siège de Marseille (1524)" ;

Marseille au Féminin, le quartier Belsunce du Moyen Age à nos jours -

Direction Hélène Echinard, AVF, Autres Temps, Gémenos, 2006.

Femmes de Marseille des origines à nos jours

Jeu des 7 familles créé par Hélène Échinard, édité par l'Association les Femmes et la Ville et le Forum Femmes Méditerranée, 2007.

Dictionnaire des Marseillaises

Direction Renée Dray-Bensousan (coordinatrice), Hélène Échinard, Catherine Marand-Fouquet, Éliane Richard, AVF, Gaussen, Marseille, 2012.

La Place des femmes dans la cité

Collectif, collection Penser le genre, Publications de l'Université de Provence, 2012, contribution d'Hélène Echinard "Promenade citoyenne, une mise en mémoire de l'action des Marseillaises dans la cité".

Infirmière en 1914, journal d'une volontaire (31 juillet-14 octobre 1914),

de Lucia Tichadou, transcription intégrale et présentation. Éditions Gaussen, Marseille, 2014.



Anne-Marie Suire
"Table des matières"

Hylé

Après avoir vu une exposition d'Anselm Kiefer

Le regard glisse entre les tiges dorées des blés mûrs rebroussés par le vent, il glisse sur les boucles dorées des amoureuses, mais la paille prend feu, les longues chevelures ne sont plus que cendres entre les troncs noircis et le regard s'éteint.

Le regard fait le tour de la pièce hermétiquement close, il volète en vain contre les murs de bois. Les grandes forêts mises en planches, assemblées, clouées, font une cage à la pensée, et le héros venu desceller l'épée fichée dans le sol n'est plus qu'un masque grimaçant.

Le regard colle à la terre, il colle aux terres détrempées du Brandebourg, il se perd entre les troncs alignés des forêts de Thuringe. Le regard se fait boue, il se fait bois.

Le regard traverse l'étendue piétinée, il se charge de cette histoire en lambeaux, avant de la hisser jusqu'à l'horizon pâteux, blanchâtre, vers où convergent des sillons qui sont comme des rails. Sans issue. De grandes phrases désolées griffent la plaine, strient le ciel opaque, signes charbonneux où la mémoire bat, à vif.

Du temps a passé. Le regard s'allège entre les tiges agitées par le vent, il frissonne dans les brins de ce tissu multiple, mouvant, coloré, il sent sur lui ce vent qui fait à la terre un manteau de caresses. Le regard ne fuit plus vers l'horizon inexorable, il vibre dans les tiges crissantes, il s'échevèle dans les couleurs légères. L'herbe têtue, innombrable, diverse. Le ciel juste au-dessus de l'herbe.

M.M.

Unis vers l'univers

D'après des fragments découpés et collés
de Maurice Blanchot lisant Paul Celan
(*Le dernier à parler, M.B.*)

La nuit n'a nul besoin d'étoiles,
Die Nacht braucht keine Sterne,
Puisqu'en me berçant de sa ductilité
Plus sombre que tes regards jaloux,
Ton souvenir aveugle sans fermer mes paupières.
Auch die Ewigkeit steht voller Augen,
Même l'éternité est pleine d'yeux
Écarquillés par la surprise,
Brillant d'interrogations muettes
Et de réponses vaporeuses.

Nulle part, il n'y a de demande de moi.
Nulle part il n'y a de demande de toi.
Nirgends fragt es nach dir.
Nous étions. *Wir waren.*
Nous sommes. *Wir sind.*
Nous sommes chair et nuit ensemble,
Wir sind ein Fleisch mit der Nacht,
Corps désossés dans l'impensable fusion
Qui, sans nous effacer, les aura consumés
Dans l'évidence de notre indivisible présence.

Il n'est pas vrai que nous avons vécu.
Es ist nicht wahr, daß wir lebten.
Il n'est pas vrai que nous avons perdu.
Quelque chose de nous gagne en essence.
Quelque chose de nous résiste à son néant.
La nuit essaime comme s'il y avait encore une autre nuit,
Plus nocturne que celle-ci,
Die Nacht besamt, als könnte es noch andere geben,
Nächtiger als diese,
Cousant à l'azur sa doublure noire.

Pour combler le vide jusqu'au creux de mes bras,
Donne-lui assez d'ombre,
Donne-lui autant d'ombre
Gib ihm Schatten genug,
Gib ihm so viel als du um dich verteilt weißt
Zwischen Mitternacht und Mittag und Mitternacht,
Qu'autour de toi tu en sais répandu
Entre minuit et midi et minuit,
Puisque le jour s'exclut du jour, jusqu'entre nous
Où s'asphyxie d'obscurité tout au-delà.

Chaque heure en s'éteignant, redevenue poussière,
Danse en apesanteur, nébuleux infini
Dont ressuscite l'inaudible lumière,
Silence blanc fleurant le miel de nos caresses
Dans l'éternel chuchotement infatigable.
Parle, toi aussi, *sprich auch du,*
Dis ton dire, *sage deinen Spruch,*
Qui se dérobe, récalcitrant.
Que ta voix laiteuse, jusqu'à la lune,
Ouvre une voie lactée au-delà des frontières.

Parle, toi aussi, *sprich auch du,*
Dis ton dire, *sage deinen Spruch,*
Que ton langage soit comme un sel fertile.
Ma seule parole ne suffit plus à nous faire exister.
Tief, in der Zeiteinschränkung,
Wartet dein unumstößliches Zeugnis,
Profondément, dans la crevasse du temps,
Attends ton irrécusable témoignage.
Ta belle parole ne manquera pas,
Rebelle, à ma parole.

J-J.M.

pour Philippe VERCELLOTTI
Expos Le Majorat - Villeneuve-Tolosane
Mars 2016

Où le regard jette son trémail
en solitude le pas qui songe
du chemin s'écarte
tout ensemble dessille l'œil
et l'aveugle d'un doute
entre les falaises de craie

À mortellement défenestrer nos terres
à franchir le portique de notre demeure

la peinture suffit et

sa mise en abîme
à porter le reflet
des miroirs sans tain du Double

*le vitrier est mort
de transparence
et Victor le pantin
sur l'avancée océane
ne ment pas*

*embellie de saison
échappée belle
d'un paysage à soi*

*la perspective s'écoute
du silence atmosphérique*

Ciels de couleur ébruitée
pour cet ange au nuage
à conjurer de la cave au grenier
l'oubli en chaque chose
d'une ocre chaufferie
que fraîchira le vert

*la peinture suffit
d'effacement concis
et de regain vivace*

Sous la draperie des fatigues
et la corde nouée du pendu
à requérir de l'Utopie
cet autre usage
du fronton démis des rouilles

qui tracera plus haute la route
et fécondera l'ancien portulan

la peinture y suffit
à croquer rubescente
la pomme d'entière
au fil de l'aiguille
à percer d'épingles
l'âpre cédrat des crucifixions

à coiffer in fine le Réel
de l'entonnoir du Fou

*pour débarquer ce qui
de nos petites morts
encore reste à quai*

*tatoué de nombres d'or
et d'anagrammes*

Cl.B.
mars 2016

Matière sur la table



Un jour ils sont venus
De loin
Sacs légers
Lourds dedans
Ils arrivent de ci de là
De quartiers noirs et sang
Ils arrivent dans la salle orange

Se cachent dans un "bonjour"
S'habillent de la langue de l'autre
Vêtement nouveau mais pas neuf
À trop s'habiller
On ne peut plus bouger
Quelle couche laisser ?

Ils sont là
Regards fiers
Poches d'un sommeil pointillé
La toile noir ébène
Comme un territoire vierge
Les attend

Peinture
Viennent les couleurs
Viennent les lumières
D'un pas, d'un point
Le silence livre ses rêves d'avenir
La matière suffit
D'une ligne, d'un signe
C'est un motif retrouvé
De l'enfance d'un lieu
D'une mère d'un chant



Pâte légère dense danse
Retour aux origines
La pointe est tribale
La toile noire est belle
Une et multiple

Chacun trouve sa place
Chacun trace sa ligne
En rencontre d'autres
Se marie, se coupe,
Redémarre ailleurs
S'enchaîne et se démultiplie
Se perd sans mourir

Tout le territoire est habité
Toutes les langues sont parlées
Couleurs
Matière à rencontres
Le peu de mots croise le peu de
l'Homme
C'est une grande richesse
C'est un peu qui vient de loin

C'est un peu pelé
Entre peaux
Entre mots
Un peu plein
Milliers de points
D'arrêts
Nouveau départ
Un poème
La paix



P.L.

3^{ème} partie
Mutations

À même la peau

Dans les années 1970, un certain Abdallah Farah photographie Beyrouth :
un beau soleil, les grands hôtels, la mer bleue,
d'athlétiques et souriants baigneurs s'étalent platement sur ses pellicules.
Ainsi gagne-t-il sa vie, faisant pour les touristes de souriantes cartes postales.

En 1975 débute la guerre civile. Elle durera quinze années.
Durant lesquelles notre photographe reproduira sur ses pellicules
et répertoriera dans un carnet les destructions infligées à Beyrouth.

Ainsi lisons-nous, en date du vendredi 31 octobre 1975,
"Combats intenses dans le secteur IV, qui est le périmètre entre l'hôtel
Phoenicia et l'hôtel Holiday Inn, à trente mètres l'un de l'autre."

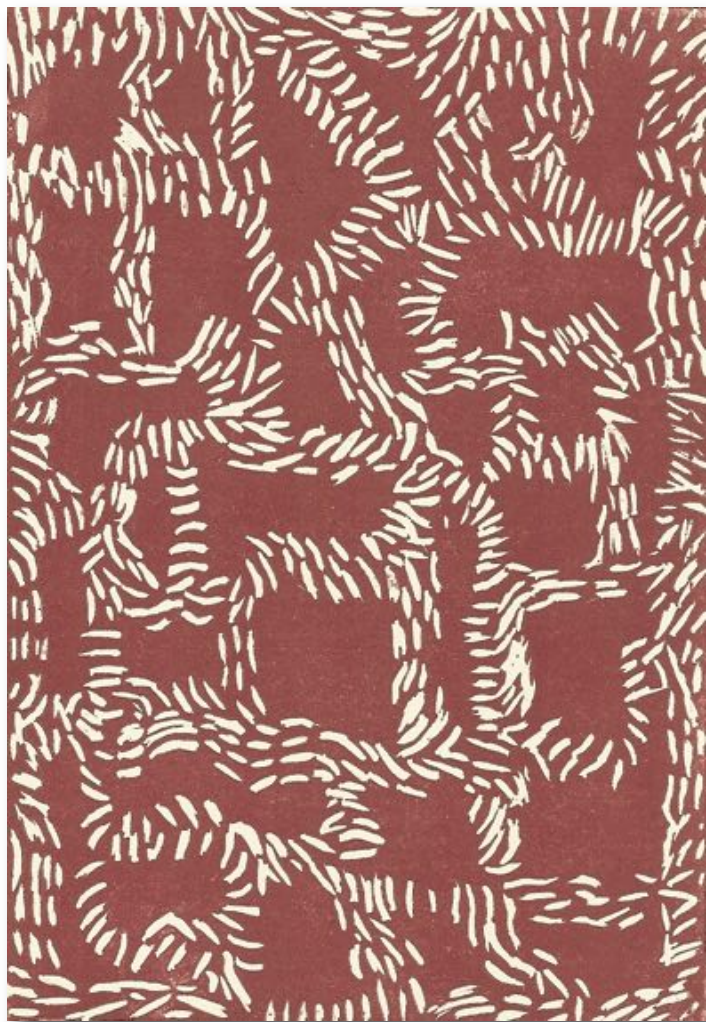
Et à l'aide d'une pointe incandescente, Abdallah Farah reproduit
à même la peau du film où se dessinent les deux édifices
les mutilations qu'ils ont subies et que ses yeux ont vues.
Puis il photographie l'image ainsi obtenue.

Cette torture, il s'y livrera toute la durée de la guerre
sans en tirer aucune carte postale,
mû par l'inutilité mais sans doute aussi par l'horreur d'un tel acte.

Au début du XXI^e siècle, à la suite de mystérieuses circonstances,
les photographies des pellicules défigurées atteignent deux artistes libanais,
Joana Hadjithomas et Khalil Joreige,
lesquels sont peut-être les inventeurs d'Abdallah Farah.

Ne reculant pas devant une profanation peut-être fictive,
ils en tirent des cartes postales.
Sur la surface brillante et lisse de celles-ci on distingue parfaitement
les brûlures et les blessures de la ville ;
si terribles que l'image même en est détruite.

P.M.



Anne-Marie Suire
"Table des matières"

Paysage noir sur fond blanc

Le noir répand sa matière sur la page froissée

C'est cartographie inconnue
ravinement

ruissellement

ramifications nerveuses

Le noir s'étend
étouffe l'espace

s'épaissit
empêche la parole

Et puis
quelque chose comme de la douceur éclot sur la page
douceur de coton

Elle apaise le noir
éclaircit la nuit porteuse d'ombre féconde

Une main vient apposer sa marque

Elle gomme efface
va dans les creux glisse entre deux plis
caresse le Visage parcheminé monté des profondeurs

ouvre la bouche barbouillée de noir

Elle est désormais possible
la première parole

Vivant-Dit

Là-haut dans la tête, faisceaux laminés par une nuée d'insectes...
Bouillonnement d'une sève stérile... et la cigüe boit la rosée.
Des larmes, il ne reste que le sel, discret puis rongeur.

Là-dessous partout, sous la peau
Des envahisseurs qui picotent... encombrement... raidissent...
Des fourmis dans les veines qui travaillent au mauvais sang.

Là au mitan, juste sous le plexus, une gêne...
Une boule qui serre... qui étouffe...
Jusqu'à devenir charbon ardent.

Alors le vernis craque...
Déséquilibré, le funambule chute.

Explosion... projection... éruption.
Étincelles de lucidité...

Ouverts les yeux sur le chancre,
Déposée la couleur du pinceau.
Roche en fusion, coule la lave,
Coule l'encre, libérés les mots.

Ch.B.

Dessous la lave

"Nous on a, sous les pavés, la plage".

François Béranger

Sous nos pas la page
À fleur de mots
À fleur de peau

M'en vais disputer
Discuter
M'encanailler

Ne sais ce qui me prend
Ce qui m'agite
Me travaille

En l'abîme je puise
Matière à m'épuiser
À me ruiner

En milliers d'actes
Va ma plume
Au courant

Je brûle
M'électrocute
De livre en livre

Ivre je parcours
Le monde du dessous
Qui en lave bouillonne

Je suis de ce feu
Couvant sous la pierre
Sous la peau

Au poème m'en vais
Tresser couronne d'addiction
Ne sachant trop quoi

Faire ou défaire
Lorsque s'enlise
Pattes prises en cette glu

La fleur des mots
Le sel de vie
Eclaté au printemps

M'en vais toujours
D'un pas d'ombre
Agiter mes fantômes

X.L
Manosque - 19
mars/16 avril 2016

4^{ème} partie
Dans le
chaudron

Addiction volontaire

"Lorsqu'on commence à franchir les portes et les enceintes,
s'installe une sorte de nécessité d'aller jusqu'au bout...

Cela vous poursuit sans cesse."

Anne-Marie Sallé, *Tentatives d'évasion. Ombres et lumières à Clairvaux*,
collectif, Éditions Logo 2014.

Entrer à la prison, ce n'est pas seulement un pas de côté, une percée du cadre central vers une périphérie cloisonnée. C'est un grand écart écartelant. C'est difficile à décrire, un monde violent, où les portes se succèdent et claquent comme une condamnation permanente, comme un rappel que vous n'êtes plus tout à fait un homme ici, un monde où quatre fois par jour, on vérifie que chacun est bien dans sa case, où vous n'êtes plus qu'un nom de famille, sans prénom ou un "Monsieur" précédant, où on s'étonne quand une animatrice dit qu'elle N'A PAS dix hommes mais qu'il y a dix participants à son atelier, un monde où certains se cognent et se déchirent aux murs qui les contiennent dans un vide absolu, où des drogués jusqu'à l'os hurlent et chient à côté de leur seau.

Ça vous prend une partie de votre moelle, vous rentrez vidée, les visages ont du mal à vous quitter, la nuit des portes claquent parfois dans votre tête, ça tourne aigre rond dans le coeur. Mais en attendant le prochain atelier, la pâte de l'humain, ce ferment d'espoir, est à l'œuvre dans cette même tête. Vous retapez les textes écrits par ces hommes qui vous tuent par leur sensibilité, leur lucidité, leurs élans de tendresse pour la vie, la terre, celles et ceux qu'ils aiment. Vous vous rappelez le désarroi dans le regard de ce gars violent qui n'a jamais été à l'école, lorsque que vous lui avez demandé pour la première fois de prendre un temps pour réfléchir avant de vous dicter son texte. Vous photographiez leurs oeuvres d'art pour en garder les traces. Elles vous parlent, et vous vous demandez comment celui qui n'osait pas tracer un trait sur sa feuille à son premier atelier a pu modeler un homme assis qui pense avec tant de finesse.

Il faut des trésors d'attention, d'écoute et d'imagination, pour que les attentes, les besoins, les désirs ne se portent pas sur vous, une femme du dehors, bienveillante, qui écoute, qui soutient, qui souligne la force et la beauté là où elle naît dans l'atelier. Chercher des mots, des tiers, tel un bouquin de poésie,

pour dévier le regard. Mettre l'objet, notre bel objet de l'écriture et de la création au milieu, parce que c'est pour cette dignité et cette fierté que je suis là. Faire du groupe le levier, là où certains voudraient être le centre de l'attention, parce qu'ils ne sont le centre pour personne. Même quand il y a encore des mois à tirer, mettre demain à l'ordre d'aujourd'hui.

Et se réjouir des petits pas inattendus, qui dans le fond sont peut-être des pas de sept lieues, c'est chacun qui sait. Le dispositif des ateliers est une telle force, que c'est bien ce dispositif qui crée l'événement, dont finalement la grandeur ne compte pas.

Il y a évidemment les mots qui s'écrivent sur les pages, et qui tombent comme des étoiles dans les 9, 10, 11 cœurs réunis ce jour là. Il y a le rire qui sonne, quand Youssef nous fait son petit show hebdomadaire à propos des bonobos, quand Rachid joue la provoc' ou quand l'écriture se désacralise grâce à l'humour de Naïm ou de Chin-Ho. Il y a de la victoire quand Jason sort de son écriture un peu stéréotypée et écrit "je" au creux d'un texte. Il y a l'émotion quand celui qui ne sait pas écrire, se propose de lire le texte d'un auteur célèbre, se met debout pour le faire, et y va jusqu'au bout cahin-caha avec le soutien complice des autres. Ou quand cette fois, c'est Marc lui-même qui me demande de le laisser réfléchir un peu avant qu'il ne me dicte son texte. Il y a la lettre de Fernando à son camarade de prison malade, qui nous apprend la grandeur d'une empathie toute droite, sans pitié. Et l'amitié chaude des hommes plus âgés pour le petit jeune, tout fier d'être reconnu par ses aînés. Cette reconnaissance qui circule entre eux, pour admirer les réalisations et écrits des autres. Ces discussions sur l'arbitraire qu'ils subissent dans un lieu qui devrait les réconcilier avec la loi, et le partage d'un comment on fait avec sa colère pour qu'elle ne soit ni destructrice ni auto-destructrice. À chaque livraison, des pépites, à collationner pour une galerie dédiée à l'homme qui peut "plier, mourir, mais jamais se rendre."*

Du grand, du cru, de l'attachant, une rivière qui gronde, un souffle de douceur, une tendresse impalpable, l'humain à l'œuvre là où certains voudraient l'oublier... Y croire, ferme, même si le lundi dans le train pour Nivelles, j'ai souvent mal au ventre.

N.R.

*(Rachid)

4^{ème} partie
Dans le
chaudron

À L’AFFURTIF

entropie croissante
d’aller sans retour
à l’affût du furtif

AINSI VA

prise de tangente
pleine gomme
tant que défaire se peut

SORTIE PROCHE

nôtre était l’espoir
mais il n’en reste plus
qu’une peau de chagrin

ARRIÈRE-SAISON

pluie d’automne
rouille sang et or
ballet de feuilles dans le
vent

JUNKÎLE FLOTTANTE

avant-goût de retour
dans les ténèbres
aux bruissantes clartés

INFRASONS

instant suspendu
au bord d’un vertige
le fond de l’air effraie

À VAU-L’ONDE NOIRE

ombre emportée
d’absence attendue
dans les dérives de l’oubli

BOUT D’HORIZON

ailleurs figé
d’avances retardées
toutes affaires cessantes

IMPROMPTU

rien à ajouter
sans le moindre mot
le saxophone a tout dit

P.F.

À chaque mot
que je n'aurai pas dit

Y aura-t-il toujours
comme marée de légende
nos moissons levées
d'encre et de doute

Toujours ces embruns
que ne fane des visages
ce qui fleurit encore

Y aura-t-il longtemps
coulant aux fêlures du bois
le gémissement des portes

Tout ce que l'on aime
Tout ce que l'on sauve
le ciel libre
doux à porter le long
des vieux vapeurs du Mississipi
Impensable tu décrétais alors
l'éternité
parquée loin de nos frontières

Pourtant l'hiver
déjà compte ses brebis
ses brusques flocons embrassés

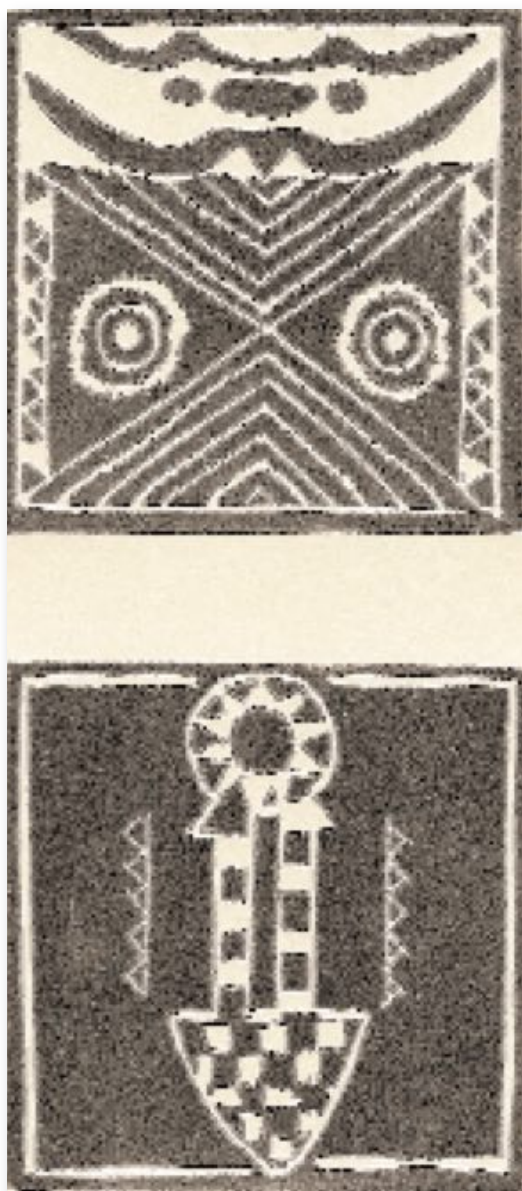
Nos futurs éclatent
comme des bulles
déjà ils lèchent nos lèvres
les Dieux à la langue coupée

Mais rien que vivre
n'appartient pas au cœur
écume autant que fureur
s'effile l'inconstant
le bel aujourd'hui

et le plus simple
du vivant rêve
que sans cesse on le loue

Au large feuillage
à l'abondance prêtée
la pluie ne pèse pas
s'égoutte j'écoute
fluant sous l'écaille
le fleuve
sa chenille lente

la beauté qui le nappe
également nous hantent.



Anne-Marie Suire
"Table des matières"

Estran

Combien de marées depuis mes châteaux de sable ?

Est-ce l'estran, ce miroir d'enfance qu'il faut retraverser ?

À quoi bon vouloir se mesurer aux marées ? La joute est inégale. Tout au plus puis-je marauder quelques touffes d'herbes éparses qui séchent à marée basse ?

À quoi bon chercher l'enfance entre les ridelles que la mer rebattra bientôt comme jeu de cartes ?

Le ciel, éternel inconstant, m'est plus fiable que la mer, plus haut, se marrant bien des marées ! Quelle légèreté dans l'écriture pour nous, studieux graphologues ou scribouillards d'ici-bas.

Les flaques, ces bribes attardées d'une immensité liquide, resteront toujours un mystère pour moi.

Heureusement que, dès que je m'approche d'un détail, touffe égarée, coquille désertée, l'immensité devient abordable, habitable, juste le temps d'un reflux. C'est peu, c'est bref, mais c'est ce qui me sauve peut-être de l'errance.

Oui, finalement, tout a dû commencer en des lieux aussi fragiles : quelques brins hésitants d'humanité essaient de s'installer...

Pour une fois l'ombre portée de la photographie fait partie du cliché.

Une mouette attardée paraphe la dernière heure du jour.

Ch. A (2008)

5^{ème} partie
Aux limites

Tourner les mots

Je dois tourner les mots dans ma bouche
Polis comme galets de la plage
Le ressac et la rondeur des heures passées
À s'enrouler dans un temps sans fin

Enfant j'ignorais qu'il fallait mourir cent fois
Qu'il fallait revivre cent et une fois avant de pouvoir dire

Rouler les mots
Comme le sucre de l'enfance
Jusqu'à ce que la langue claque
Du plaisir d'entendre et de ressentir s'enrouler le temps sans fin
(Sur une disparition - une fuite vers l'oubli)
Dans le ressac et la rondeur des heures
Et le sucre et l'alcool à venir sans fin
A rouler dans la gorge
Jusqu'à l'espace creusé dans le souvenir

- les mots viendront une autre fois -

Tu sais bien quand tu te lèves le matin
Cette forme creusée par ton corps dans le matelas
Au cours des rêves de ta nuit
Tu sais bien cette forme s'estompera
S'effacera
Tu sais bien le lit reprendra la plénitude de la matière
Pour accueillir à nouveau ton sommeil
Et tu t'enrouleras
Ivre comme galet de la plage
Dans le ressac et la rondeur des heures
À rouler les mots comme le sucre et l'alcool de l'enfance
Jusqu'à ce que l'espace se creuse

Parfois l'amertume

Je peux tourner les mots
Longuement
J'ai appris à remplir ma bouche
D'un plein de sucre et d'alcool et de phrases
Faits à la mesure de cette forme là qui creuse mes nuits
À proportion exacte de la fracture
Du vide
Et roulent galets polis par ma langue de brute
Dans les heures sans fin de la mémoire creusée
Dans le sucre et l'alcool de l'enfance
Ressac insaisissable

À la fin l'amertume

Songe qu'il suffirait de croire
D'inventer un récit
Un visage
Songe qu'un horizon
Une idée
Suffiraient à faire de ce vide que tu creuses
Un refuge

Toujours l'amertume

Tourner les mots dans ma bouche
Jusqu'au cœur de la mémoire polie par la langue
Comme le sucre de l'enfance
L'ivresse enroulée sur son centre brûlant

Le galet savamment usé par le temps sans fin du ressac
Jusqu'à cette forme transitoire et innommable
- le noyau creux d'un fruit inaccessible interdit -
La langue claquera sur l'espace qu'elle a creusé
- L'étonnement douloureux du savant
Devant l'absence - son refus entretenu du vide -

Et toujours l'amertume
Les mots viendront une autre fois

H.L.-B.

Ne dis rien

de ce que nous avons fait, des travaux et des jours,
des départs à la campagne et des retours,
des *Château de Prague*, des *Sirène de Copenhague*,

rien des clochettes, des trèfles, des roses trémières
au bord des autoroutes,

rien des coupelles de hasard, des Baccarat profonds,
des hibiscus, des balisiers, de l'oiseau sucrier,

rien des refaisons-le-monde, des paroles échangées,
des poèmes jamais écrits, des livres toujours rêvés,

rien du fond des lacs,

rien des remontées de torrents, des draps froissés
de l'été, des hôtels, des repas sur le pouce,
de la tramontane et du Listel,

rien des pierres un jour tombées dans le jardin,
du froid de septembre et de ce qui, plus tard, advint.

rien

*ce ne sont que chaine et trame
volées au regard,
notes, carnets, cahiers
sur Vélin, bible, Kraft*

ne dis rien
du livre encore ouvert

sa page ultime
qui l'écrira ?

ne dit rien
d'un *nous* effiloché

de toi, de moi,
le dernier soir venu,
qui le retissera ?

Eau sans voyelle

À la fin de la nuit s'éveille la rumeur de la terre
Parmi les vestiges de nos passages :
Totems renversés, oiseaux, ferrailles
Herbes sous les pavés...

Dans ce monde sans queue ni tête
Que vaut ce que je pense, ce que je vis, ce que je suis ?
Ma demeure est une maison sèche, hors mémoire.

J'ai laissé fuir l'eau sans voyelle
La terreur sans jambes
Les indésirables démons
En pure perte.

J'ai joué cartes sur table
Moi, femme d'argile
Je déroule mes longs cheveux de lune
Pour protéger le présent éternel.

A.Ch.

*d'après une exposition de
Wifredo Lam
(Centre Pompidou - Paris)*

S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.



Commander d'anciens numéros

"Coûte que coûte" (N° 92)
"Écriture domaine public" (N° 91)
"Hors de prix" (N° 90)
"Abécédaire d'avenir" (N° 89)
"Du faire au dire" (N° 88)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

"Saisons d'émancipations"

Le recueil des 82 éditos (1984-2012) : 20 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les détails des trois numéros de la saison 2016-17
"La matière de l'écriture" sont à découvrir sur
www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur...
http://www.ecriture-partagee.com/03_Fili_numero/a_fili.htm.

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 93 "Table des matières" - Juillet 2016
Directeur de la publication : Michel NEUMAYER
Odette NEUMAYER (*Fondatrice † 2013*)
Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409 - 1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Dépôt légal

Dépôt chez l'imprimeur le 15 juillet 2016
Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE.
DÉPOT LÉGAL 3^{ème} trimestre 2016

Le site de la revue :

www.ecriture-partagee.com